

La découverte inductive de la fin en éthique

Revenons encore une fois sur le bien que nous cherchons et demandons-nous ce qu'enfin il peut être. Il est manifeste, en effet, qu'il est autre dans une action et un art et autre dans une autre action et un autre art. Il est autre en médecine qu'il n'est en stratégie et ainsi de suite dans le reste des arts. Qu'est-ce donc que le bien dans chacun de ces cas ? N'est-ce pas ce en vue de quoi tout le reste est accompli ? C'est en médecine la santé, en stratégie la victoire, dans l'art de bâtir une maison, dans autre chose, autre chose. Et dans toute action et dans tout choix, c'est la fin (*télos*). C'est en effet en vue de la fin que toutes les autres choses sont accomplies. Par conséquent, si quelque chose parmi toutes nos actions est fin, elle-même sera le bien capable d'être atteint par nos opérations ; et s'il y en a plusieurs, ce sont ces choses-là.

Puisque les fins sont manifestement multiples et que nous choisissons certaines d'entre elles (comme la richesse, les flûtes et en général les instruments) en vue d'autre chose, manifestement, toutes ne sont pas des fins ultimes. Or, il est manifeste que le meilleur est quelque chose d'ultime. Si donc il existe une seule chose ultime, elle sera le bien que nous cherchons, et s'il en existe plusieurs, ce sera la plus ultime de celles-ci. Et nous disons que ce qui est poursuivi par soi est plus ultime que ce qui l'est pour autre chose ; et ce qui ne peut jamais être choisi pour autre chose, plus que ce qui peut l'être par soi et pour autre chose ; et nous appelons ultime au sens absolu ce qui par soi est toujours capable de déterminer un choix libre et jamais à cause d'autre chose. Or, il semble que le bonheur soit cela par excellence. En effet, il est toujours choisi pour lui-même et jamais pour autre chose. Par contre, l'honneur, le plaisir, l'intelligence et toute vertu, sont choisis assurément pour eux-mêmes (en effet, si rien n'en venait, nous choisirions encore chacun d'eux), mais aussi en vue du bonheur, car c'est par eux que nous pensons être heureux. Le bonheur, lui, n'est jamais choisi en vue de ces biens, ni d'une manière générale en vue d'autre chose.

Il est encore manifeste qu'on en arrive à la même chose à partir de *l'autarkeia*. Le bien ultime, en effet, semble se suffire à soi-même. Et par ce qui se suffit à soi-même, nous entendons non pas ce qui suffit à un homme seul menant une vie solitaire, mais aussi à ses parents, ses enfants, sa femme, et tous ses amis et concitoyens, puisque l'homme est par nature politique. Mais à cette énumération il faut apporter quelque limite car si on l'étend aux grands-parents, aux descendants et aux amis de nos amis, on ira à l'infini. Mais nous devons réserver cet examen pour une autre occasion. Nous affirmons que se suffit à soi-même ce qui, pris à part de tout le reste, rend la vie désirable et n'ayant besoin de rien d'autre. Or, à notre avis, le bonheur est ainsi. En outre, le bonheur est le bien le plus désirable de tous, tout en n'entrant pas dans le compte des biens ; s'il entrait dans le compte des biens, manifestement il serait encore plus désirable par l'addition du plus infime d'entre eux. En effet, cette addition produit une somme de biens plus élevés, et de deux biens, le plus grand est toujours le plus désirable.

Il est donc manifeste que le bonheur est quelque chose d'ultime, qui se suffit à soi-même et qu'il est la fin de nos actions.

Mais sans doute l'identification du bonheur et du bien le meilleur apparaît-elle comme quelque chose sur quoi tous sont d'accord ; ce qu'on désire encore, c'est que nous disions plus précisément ce qu'est le bonheur.

Peut-être pourrait-on y parvenir si on déterminait l'œuvre de l'homme. De même, en effet, que dans le cas d'un joueur de flûte, d'un statuaire ou d'un artiste quelconque, et en général pour tous ceux qui ont une œuvre et une action déterminée, c'est dans l'œuvre, à ce qu'il semble, qu'est le bien et la manière bonne (*to agathôn kai to eu*), on peut penser qu'il en est ainsi s'il existe une certaine œuvre de l'homme. Serait-il possible qu'il existe des œuvres et des actions du charpentier ou du cordonnier et qu'il n'en existe aucune pour l'homme mais qu'il

en soit dispensé par nature ? Ou encore, il semble qu'il y ait une œuvre de l'œil, ou de la main, ou du pied et de manière générale de chacune des parties du corps ; de même, ne doit-il pas y avoir, en dehors de tout cela, une œuvre déterminée de l'homme ? Mais alors, que pourrait-elle bien être ?

Le vivre est, de tout évidence, commun à l'homme et même aux végétaux ; or, nous cherchons ce qui est propre à l'homme. Nous devons donc écarter la vie de nutrition et de croissance. Viendra ensuite la vie sensible, mais celle-ci encore est manifestement commune avec le cheval, le bœuf et tous les animaux. Reste donc une certaine vie pratique de ce qui possède l'intelligence (*logos*), ce qui peut être envisagé, d'une part, dans le sens de ce qui est soumis à l'intelligence, d'autre part, dans le sens de ce qui possède l'intelligence et l'exercice de la pensée.

Ce que nous avons dit étant ainsi pris en deux sens, il faut préciser que c'est selon l'acte, car c'est cela qui semble donner à ce que nous avons dit son sens principal. Si donc il existe une œuvre de l'homme consistant dans un acte de l'âme selon l'intelligence ou qui n'est pas sans l'intelligence, et si nous disons que cette œuvre est génériquement la même chez un [homme] quelconque et chez un [homme] vertueux (ainsi chez un cithariste et chez un bon cithariste, et ceci est vrai d'une manière absolue dans tous les cas), l'excellence s'ajoutant à l'œuvre (car l'œuvre du cithariste est de jouer de la cithare et celle du bon cithariste d'en bien jouer), s'il en est ainsi – si nous affirmons que l'œuvre de l'homme est une certaine vie, c'est-à-dire est dans un acte de l'âme et dans des actions [accomplies] avec intelligence, si l'œuvre d'un homme vertueux est d'accomplir cela bien et d'une façon belle, chaque chose étant bien accomplie quand elle l'est selon l'excellence qui lui est propre –, c'est donc que le bien humain naît dans un acte de l'âme selon l'excellence, et s'il y a plusieurs excellences, selon la meilleure et la plus accomplie d'entre elles. Et cela, dans une vie vécue en plénitude, car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour ; ainsi, la félicité et le bonheur ne sont pas davantage le fait d'un seul jour ni d'un temps bref.

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque* I, 5-6, 1097 a 15 – 1098 a 20